

La sauvagerie sur glace

«Le beau hockey de chez nous», comme l'écrit Jean-Guy Dubuc dans un magnifique éditorial de La Presse de dimanche (5 octobre), va donc recommencer... C'est-à-dire qu'on va retrouver les images traditionnelles des dardages, des bâtons dans le visage, des poings sur la gueule, des écrasages dans la bande, des poussailages à propos de rien, bref, de la violence stupide et toujours recommencée, de la sauvagerie sur glace devenue institution.

D'un jeu passionnant qui devrait — et pourrait — être une exhibition de finesse, d'habileté, de rapidité de réflexes, de souplesse musculaire, d'intelligence et d'imagination, on a fait une entreprise de violence sauvage, de démolition systématique de l'adversaire, d'agressivité bête, où les meilleurs risquent d'être gravement blessés et de passer la moitié du temps en dehors de la patinoire ou diminués dans leurs possibilités.

«Est-ce la faute du public que l'on dit assoiffé de sang?, se demande Jean-Guy Dubuc. Aux joueurs qui sont de pauvres bêtes qu'on utilise pour monter un cirque? Aux entraîneurs qui ne se privent de rien pour remporter des victoires qui leur valent des contrats? Aux arbitres qui laissent tout faire parce qu'ils ne savent pas quoi faire? Aux dirigeants de la ligue nationale de hockey qui ne pensent qu'à remplir leurs salles en excitant toujours davantage un public désabusé?... Le malheur, c'est qu'après avoir fait le bilan de toutes les causes du mal, chacun se retrouve aussi impuissant que la veille devant un spectacle qui nous diminue tous comme sportifs et comme Québécois.»

On ne saurait mieux dire. Le hockey de chez nous est devenu un spectacle pénible à voir. Tellement que si les gestes qu'ils se permettent sur la glace étaient posés ailleurs, leurs auteurs seraient considérés comme des voyous et des délinquants. Trouvez-vous ça normal, vous autres? Ce n'est pas parce que la violence est professionnalisée qu'elle se justifie.

Je sais, il y en a qui répondent à cela: «Le sang ça se paie; et puis le public aime ça!» Beau raisonnement! Le public aimait ça aussi voir les gladiateurs se battre à mort et les lions manger les chrétiens. Ce n'est pas parce que la barbarie devient institution qu'elle se justifie.

La solution au problème de la violence — dans le sport comme dans tous les autres spectacles (télévision, cinéma, etc.), elle n'est pas ailleurs que dans l'éducation qu'on donne aux hommes. Ce n'est pas surtout une affaire de règlements, c'est une affaire de culture et de civilisation. C'est une conception de la qualité de vie. Si notre philosophie du sport était le respect — et même l'amitié, pourquoi pas? — des adversaires. Et on aurait un bien plus beau spectacle. Avec, en plus, l'exemple gratifiant d'une conduite humaine civilisée.

Un jeu, c'est un jeu; ça ne doit pas tourner au massacre. Ou alors on retourne à la jungle où de sombres brutes mesurent la qualité de leurs actes à la puissance de leurs griffes et de leurs crocs. Nous y sommes presque rendus.